

**Mon nom est personne**

de Tonino Valerii

avec Henry Fonda, Terence Hill, Jean Martin

V.F. - 1h54

**SEMAINE WESTERN****JEUDI 24/04/2025 – 18h30****Conférence de William Robin : L'histoire du western des origines à Mon nom est personne puis Blind Test/Quizz**

L'idée de **Mon nom est Personne** a germé dans les esprits de Sergio Donati (qui collabora comme scénariste, sans être crédité, à la trilogie des dollars de Sergio Leone) et de Fulvio Morsella : les deux hommes imaginent une transposition de l'Odyssée dans le Far West, dans laquelle Ulysse aurait été un confédéré s'échappant d'un camp pour retrouver son épouse, les péripéties majeures du héros homérien (la magicienne Circé, le cyclope Polyphème, le massacre des prétendants...) étant adaptées au contexte de la fin du 19ème siècle américain. L'idée plaît à Sergio Leone, qui impose alors Terence Hill dans le rôle principal. (...)

L'arrivée à la réalisation de Tonino Valerii (qui fut assistant réalisateur de Leone une dizaine d'années plus tôt et était depuis passé à la réalisation, notamment avec *Le dernier jour de la colère*) et l'influence joyeuse de Terence Hill orientent le film dans la direction d'une fantaisie allégorique, dans lequel *Personne* devient le trublion tourbillonnant autour d'une vieille gloire usée, Jack Beauregard, qui souhaite tourner le dos à sa légende et prendre sa retraite en Europe. Et l'enjeu du film, précisément, devient sa bâtardise intrinsèque : Henry Fonda charrie sur ses épaules tout un imaginaire du western classique déjà perturbé par les relectures leoniennes (**Il était une fois dans l'Ouest**, évidemment) ; Sergio Leone, présent sans diriger le film (pas d'inquiétude, on y arrive), impose inévitablement sinon son esthétique en tout cas son atmosphère, qui a contribué à définir les figures imposées de la vision italienne du genre ; Terence Hill, on l'a dit, incarne alors la dérive potache, égrillarde, « spaghetti-flageolets », de l'époque ; la dimension mélancolique ou crépusculaire du film, dont l'action se situe au basculement des siècles (1899), est encore accentuée par les citations plus ou moins explicites au cinéma de Sam Peckinpah depuis une dizaine d'années fossoyeur américain du genre (outre le gang nommé *La Horde sauvage*, le nom du réalisateur apparaît explicitement au gré d'une scène dans un cimetière...) ; et la dernière partie du film, sur l'air bien connu du « *quand la légende devient la réalité, imprimez la légende* », opère une référence quasi-explicite à *L'homme qui tua Liberty Valance*, chef d'œuvre absolu qui parachevait la période classique du western américain...(…)

Et comme si le joyeux foutoir de l'écran ne suffisait pas pour définir la nature bâtarde de **Mon nom est Personne**, voilà que le Maestro lui-même s'en mêle : convoquant sa propre légende (l'harmonica d'**Il était une fois dans l'Ouest** semble constamment prêt à être dégainé), citant la

musique populaire (*My way*, dans *Bonne chance, Jack*) ou l'épique wagnérien (*La Chevauchée des Walkyries* pour accompagner la Horde sauvage, rien de moins) au détour d'un thème principal guilleret, Ennio Morricone emballe ici une de ses partitions les plus délicieusement extravagantes, qui aura largement contribué, sans nul doute, au succès populaire du film.

La dernière légende ayant, enfin, contribué à la postérité de **Mon nom est Personne** est celle, loin d'être irrésolue, de sa paternité : il est avéré, témoignages et photographies de plateau à l'appui, que Sergio Leone passa sur le tournage américain, et qu'il y remplaça au moins une journée Tonino Valerii souffrant d'une infection. De même, pour rattraper le retard pris suite à un incident, il dirigea ensuite une seconde équipe pendant plusieurs jours lors du tournage espagnol. Ce qu'il a tourné, précisément, reste sujet à caution : il semble qu'on doive y compter la scène du saloon où Trinita démontre ses talents de tireur ou celle des urinoirs avec le chef de gare. La partie finale (confrontant Jack à La Horde sauvage) ou la séquence d'ouverture (le rasage de Jack) lui sont également souvent attribuées, de façon moins certaine.

Le problème est qu'à partir du moment où Leone mit un pied sur le plateau, Tonino Valerii se trouva dépossédé du film, et la légende, toujours plus belle que la réalité donc, a retenu que **Mon nom est Personne** était, sinon officiellement en tout cas dans les faits, un film de plus à mettre au crédit de Sergio Leone – d'autant que le cinéaste lui-même aura largement contribué à accréditer cette idée, la défense contradictoire de Valerii ne trouvant jamais réellement d'écho. En se gardant accorder plus de poids ni à la parole de l'un ni à celle de l'autre, disons que cette indécision nous plaît assez, en ce qu'elle confirme la « bâtardise » du film, y compris d'un point de vue esthétique : d'un côté, il y a du Leone dans cet art de la dilatation du temps, dans ce goût de la suspension lorsqu'un personnage raconte une histoire (la fable du petit oiseau dans la merde), ou dans la manière dont la composition du cadre dramatise à outrance les situations.

D'un autre, le film est en grande partie (hormis certaines scènes déjà mentionnées, donc) dépourvu de ses tics les plus flagrants (dans l'usage du gros plan ou dans la dynamique du montage), et l'essentiel est tourné avec une forme d'académisme italien (pour peu que cela ait du sens) qui ne dépare pas avec les autres travaux de Valerii dans le registre. On ne saura jamais le fin mot, mais de l'histoire, il reste l'enfant. Son nom est Personne, et Personne n'est pas parfait... mais c'est comme ça qu'on l'aime. (DVDclassik – Antoine Royer- 20/12/2023)

## Capture d'écrans- France Inter- Eva Roque -27/08/2018

Mais ce film est surtout une réflexion sur l'admiration, et à ce titre il sera toujours d'actualité. Henry Fonda incarne Jack Beauregard, un as de la gâchette qui n'est plus tout jeune et qui veut quitter le Far West. Il rêve d'une retraite en Europe. Mais il croise la route de celui qui se fait appeler Personne (jolie référence au cyclope, dans l'Odyssée d'Homère). Personne, incarné par Terence Hill (dont les yeux sont d'un bleu à se damner), est un fan absolu de Jack Beauregard. Il a suivi ses exploits depuis qu'il est gosse et veut que son idole accomplisse un tout dernier fait d'arme avant de tirer sa révérence : qu'il affronte la horde sauvage, une bande de gangsters qui sème la terreur dans la région.

Le film en lui-même est aussi un exercice d'admiration, d'ailleurs : un hommage aux grands classiques du western. Il est truffé de références, mais accessible sans problème à ceux qui ne les maîtrisent pas, ce qui est une belle prouesse. Et il montre, je le dis sans trop dévoiler l'intrigue, comment réconcilier l'admiration et la déception qu'elle engendre.